



BARILIER, Étienne, *Les petits camarades : essai sur Jean-Paul Sartre et Raymond Aron*

Philip Knee

Volume 44, Number 3, octobre 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400418ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400418ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Knee, P. (1988). Review of [BARILIER, Étienne, *Les petits camarades : essai sur Jean-Paul Sartre et Raymond Aron*]. *Laval théologique et philosophique*, 44(3), 418–418. <https://doi.org/10.7202/400418ar>

cependant pas savoir théorique. En particulier, nous ne voyons pas comment il peut penser que le dogme soit nécessairement savoir théorique. Ce petit livre est une grande contribution théologique à l'œcuménisme en tant qu'ouverture critique par la théologie protestante à des valeurs habituellement cultivées en théologie catholique. Il révèle à la théologie catholique des richesses qu'elle a tendance à sous-estimer dans sa tradition tout en questionnant fort adroitement certaines étroitesse de la tradition protestante laissée à elle-même.

René-Michel ROBERGE  
Université Laval

Étienne BARILIER, *Les petits camarades. Essai sur J.P. Sartre et R. Aron*. Julliard/L'Âge d'homme, 1987, 167 pages (20 × 14 cm).

Essayiste et philosophe à l'occasion, mais romancier d'abord, É. Barilier a donné il y a quelques années l'un des meilleurs livres qui ait été écrit, à nos yeux, sur l'œuvre de Camus. Il se tourne aujourd'hui vers Sartre et Aron dans ce petit essai, et le rapprochement nous donne droit à d'intéressantes évocations : par exemple, de l'importance du kantisme comme source commune des deux pensées ; des échos qu'on trouve dans *L'être et le néant* à la thèse d'Aron sur l'*Introduction à la philosophie de l'histoire* ; et surtout du livre, brillant mais peu lu, consacré par Aron à la *Critique de la raison dialectique*, au sujet duquel Barilier propose une remarquable parenthèse sur l'œuvre d'Élias Canetti, *Masse et Puissance*, parue la même année que la *Critique* mais jamais évoquée à son sujet. Toutefois il est clair que ce qui motive profondément l'essai de Barilier c'est le parcours de Sartre, un autre « philosophe littéraire » comme l'était Camus, au point qu'Aron est parfois oublié.

Il faut souligner l'élégance des analyses de Barilier sur Sartre, appuyées sur une parfaite connaissance des textes (en particulier des publications posthumes) et des principaux interprètes ; mais on appréciera surtout la thèse centrale développée dans deux chapitres décisifs consacrés à « la création » et à « l'écriture ». Sans être vraiment originale, celle-ci aura rarement été exprimée de manière si condensée et si convaincante : « La grande affaire de Sartre, écrit Barilier, c'est l'accès au réel », sa constante « tentative de l'imaginaire », traduite dans une « ontologie de créateur » ou ce qui est appelé ici fort justement une « ontologie de l'irréel ». « Sartre projetait d'écrire un texte intitulé

*De la création*. Il n'a jamais fait que cela », ironise Barilier. En effet, s'il est vrai que tout artiste éprouve une distance aux choses, un recul lui permettant d'élaborer sa vision du monde, ce qui distingue Sartre c'est qu'il fait de cette posture elle-même sa vision du monde. La relation de l'artiste au monde devient le modèle de toutes les relations au monde ; la liberté de son acte créateur, le modèle de tous les actes. Et Barilier prend position en en suggérant les conséquences : « Est-il légitime de fonder toute une ontologie sur le pouvoir imageant et le pouvoir créateur de l'homme ? Cette question n'intéresse pas les seuls philosophes : faire de la liberté créatrice le moteur de tout acte de conscience et de toute action concrète, c'est légitimer la violence et le refus d'autrui. » (p. 122). Car l'imaginaire fait violence à la réalité, et les solutions politiques de l'imaginaire, en particulier, sont toujours radicales, totales, révolutionnaires. En confondant le monde et sa page blanche, Sartre s'est ainsi dupé. Mais il a aussi dupé ses lecteurs en optant toujours pour « le sens le plus riche » non « le sens le plus vrai » dans une démarche présentée pourtant comme philosophique et rationnelle. Son tort n'a pas été de faire de la littérature, évidemment, mais de n'avoir pas donné ses visions littéraires pour ce qu'elles étaient.

C'est surtout dans cette perspective qu'Aron intéresse Barilier, car, mieux que beaucoup, c'est cet artiste que Aron a su reconnaître (et apprécier) dans sa lecture assidue de l'œuvre sartrienne et à travers le dialogue qu'il a mené pendant quarante ans avec son « petit camarade » sans que celui-ci consente à lui répondre autrement que par des invectives. En caractérisant, par exemple, la *Critique de la raison dialectique* de « roman philosophique » qui crée le pathétique par la technicité, Aron, le philosophe soucieux de l'univocité des notions, a su comprendre les difficultés et les risques de Sartre, le littéraire attaché d'abord à l'ambiguïté des notions. Mais cela dit, par-delà l'opposition de l'homme de science et du créateur, par-delà les divergences sur la place à accorder à la subjectivité, il convient aussi, insiste Barilier, de ne pas oublier que philosophiquement, au niveau des intuitions essentielles, Sartre et Aron sont du même camp. Contre les positivismes, ils se retrouvent dans une pensée du sujet irréductible à ses déterminations, une pensée de l'homme comme « cet être qui n'est pas ce qu'il est » : le camp, si l'on veut, de l'humanisme inquiet.

Philip KNEF  
Université Laval